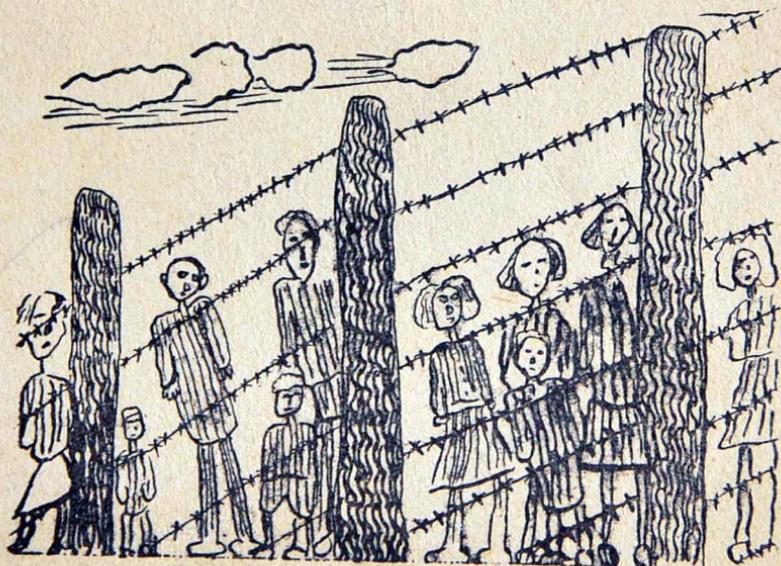


Enfantines

Collection de brochures écrites et illustrées par les enfants

MAISON D'ENFANTS DE FUSILLÉS ET DÉPORTÉS
DE VILLE-D'AVRAY (SEINE-ET-OISE)
Dessins des élèves Freinet, de Vence (A.-M.)

DÉPORTÉ !



Editions de l'Ecole Moderne Française
CANNES (ALPES-MARITIMES)

Editions de l'Ecole Moderne Française

C. FREINET, CANNES (Alp.-Mar.)

Chèques postaux Marseille : 115-03

COLLECTION DE BROCHURES ENFANTINES

Abonnement d'un an 40 fr.

Le numéro 5 fr.

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

- | | |
|---|--|
| 1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne. | 31. Maria Sabatier. |
| 2. Les deux petits rétameurs. | 32. Que sais-tu ? |
| 3. Récréations. (Poèmes d'enfants). | 33. En forêt. |
| 4. La mine et les mineurs. | 34. L'oiseau qui fut trouvé mort. |
| 5. Il était une fois... | 35. Diablos. |
| 6. Histoire de bêtes. | 36. Le Tienne. |
| 7. La si grande fête. | 37. Corbeaux. |
| 8. Au pays de la soierie. | 38. Notre Coopérative. |
| 9. Au coin du feu. | 39. Barbe-Rousse. |
| 10. François, le petit berger. | 40. Chômage. |
| 11. Les charbonniers. | 41. Pétole. |
| 12. Les aventures de 4 gars. | 42. Pierre-la-Chique. |
| 13. A travers mon enfance. | 43. Le mariage de Niko. |
| 14. A la pointe de Trévignon. | 44. Histoire du Chanvre. |
| 15. Contes du soir. | 45. La farce du paysan. |
| 16. A l'Institution Moderne. | 46. La famille Loiseau-Loiseau en 1830. |
| 17. Le journal du malade. | 47. La Misère (contes). |
| 18. La mort de Toby. | 48. Les contrebandiers. |
| 19. Gais compagnons. | 49. Un déménagement compliqué. |
| 20. La peine des enfants. | 50. Arrière, les canons ! |
| 21. Yves, le petit mousse. | 51. La plaine est vaste comme une mer... |
| 22. Emigrants. | 52. Musicien de la Femina (contes). |
| 23. Les petits pêcheurs. | 53. Dans la mare du Beau Rossier. |
| 24. Quenouilles et fuseaux. | 54. La Fleur d'Argent. |
| 25. Le petit chat qui ne veut pas mourir. | 55. Au Pays des Neiges. |
| 26. ... Malin et demi. | 56. Le Pec. |
| 27. Métayers. | 57. L'Ecole d'Autrefois. |
| 28. Bibi, l'oie périgourdine. | 58. Histoire de Blanchet. |
| 29. La bête aux sept têtes. | |
| 30. Au pays de l'antimoine. | |

MAISON D'ENFANTS DE FUSILLÉS ET DÉPORTÉS DE VILLE-D'AVRAY (S.-ET-O.)

Déporté !



C'était le jeudi 4 février 1944. En rentrant de l'école, je dis à Maman :

— Il va y avoir une rafle, cette nuit ; je te préviens.

— Ah?... Il circule tant de faux bruits !...

La nuit venue, Maman ferme la porte de l'entrée à double verrou et nous nous couchons. Comme je ne peux m'endormir, je prends un cachet et, peu à peu, je m'assoupis.

... ..
 Vers minuit, nous sommes réveillés en sursaut par une personne qui, au rez-de-chaussée, appelle la concierge.

Cinq minutes se passent... Et nous entendons des pas qui se dirigent vers notre appartement. J'ai peur. Mais Maman me rassure :

— Non, ne t'inquiète pas ; ce n'est pas pour nous...

Mais, tout à coup, on frappe violemment à notre porte.

Nous nous doutons que c'est la police et nous croyons notre dernière heure arrivée...

Maman ne répond pas pour laisser croire que la maison est vide.

Deux minutes s'écoulent et, de nouveau, des coups très violents retentissent beaucoup plus forts que les premiers.

Je commence à trembler dans mon lit. Je me cache sous les couvertures. Je me bouche les oreilles pour ne plus entendre ce tonnerre.

Maman ne répond toujours pas.

Des coups redoublent, si puissants cette fois qu'ils font céder la porte. Ici, nous sommes sûrs que c'est fini...

... ..
 ... « Ils » pénètrent dans l'entrée, frappent à notre chambre. Nous ne répondons encore pas...

Ils cassent la serrure et entrent, revolver au poing...

— Haut les mains !

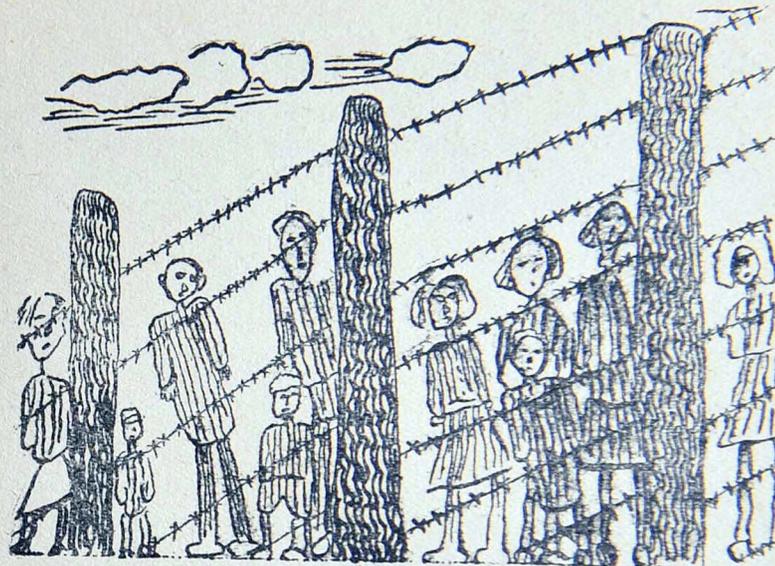
Nous ne bougeons pas...

— Haut les mains !

Je regarde autour de moi. Je suis stupéfait de ne plus voir ma mère. Tout à coup, je l'aperçois qui veut se jeter par la fenêtre. Vite, je cours vers elle pour la retenir : je me cramponne à elle.

— Laisse, j'aime mieux me suicider que de rester entre leurs mains.

— Non, Maman, je t'en supplie, viens !



Elle lève les mains.

— Faites vos bagages ! ordonnent les deux Allemands. Et n'essayez pas de fuir.

Nous rangeons nos vêtements. Comme il pleut à torrent, je prends mon capuchon. J'emporte les deux valises et Maman des couvertures.

... ..
 Nous voici à la Mairie du IV^e ; puis, dans une cellule du poste de police où nous devons rester douze heures. Enfin, une voiture arrive et nous emmène.

Nous traversons Paris, ce beau Paris que je ne reverrai peut-être plus...

Nous voici devant une grande maison entourée de fils de fer barbelés.

— Ce doit être un camp d'internement, pensé-je.

En effet, la voiture s'arrête : nous sommes à Drancy.

Des inspecteurs de la Milice nous emmènent dans une baraque et là ils nous fouillent jusque dans les plus petits coins. Je puis quand même dissimuler une bague en or et en platine, cher souvenir de ma tante déportée.

Ils prennent à Maman son alliance, trois mille francs et le ravitaillement apporté de chez nous. On nous fait manger quelques petites tranches de pain et une mauvaise soupe aux navets plus ou moins propre que nous avalons pourtant en quelques cuillerées. Chaque jour, c'était le même menu. Les femmes travaillent aux « pluches » et au ménage.

Nous passons là trois mois. Nous ne sommes pas déportés tout de suite car mon père est prisonnier de guerre.

Mais, un jour, on nous annonce que même les femmes de prisonniers doivent quitter ce camp pour la Suisse, la Belgique, l'Allemagne... ou on ne savait où...

En effet, le 4 mai 1944, les Allemands nous embarquent dans des camions. Nous sortons du camp.

Que c'était drôle d'être libres !

Le camion file à 60 à l'heure. Nous voici à la gare de l'Est. Nous sommes embarqués dans des wagons à bestiaux.

Quelques femmes sans enfants réussissent à s'évader grâce aux cheminots français.

Minuit sonne.

La locomotive siffle...

Une secousse ! Le train s'ébranle et se met en marche.

Adieu, Paris !

... ..

Nous roulons pendant deux interminables semaines. La faim nous tenaille. Mon estomac se crispe et Maman se prive sur sa ration pour me donner un peu plus. Tout au long du voyage, nous jetons des lettres aux ouvriers français qui travaillent sur les rails, nous leur disons notre peine et notre affection. Mais, un jour, un Allemand s'aperçoit de notre geste et nous sommes privés de manger.

Après avoir traversé la Belgique, nous arrivons à la frontière du Reich. Encore un long jour de trajet et le train s'arrête. On nous fait descendre. Sur une pancarte, je lis : BERGSEN-BELSEN.

Sur le quai de la gare, les enfants allemands nous font des grimaces et nous jettent des pierres. Des camions vien-



ment nous chercher. Un officier S.S. prend nos bagages et les jette avec mépris, comme on jette des saletés... Il crie après les vieilles femmes de soixante-cinq ans, les battant à coups de crosses parce qu'elles ne montent pas assez vite.

Il souffle un vent d'ouragan pénible à supporter.

Nous sommes conduits au camp. Il est entouré d'innombrables fils de fer barbelés et tous les cent mètres des miradors munis de mitrailleuses et de réflecteurs veillent. Nous sommes exténués. Je croyais qu'on allait nous donner un bout de pain ou un peu de soupe. Mais non. Maman et moi n'en pouvons plus...

Nous défilons lentement devant les cuisines du camp. J'aperçois des rutabagas... Ma faim est si grande que risquant ma vie, je réussis à m'échapper des rangs et je saisis un rutabaga... Personne ne me voit... Je serre mon bien sous ma veste dans l'espoir de le manger. Mais, hélas ! quand les surveillants nous fouillent quelques instants plus tard, ils trouvent ce légume et demandent en allemand :

— Où avez-vous pris ça ?

Maman fait semblant de ne pas comprendre et répond :

— Nicht compris...

Ils reprennent le rutabaga sans rien dire.

Nous nous installons à 300 dans des baraques de trente mètres de long et trois mètres de large. Trois rangées de lits superposés s'y alignent.

Le camp est rempli de personnes de toutes nationalités : Français, Hollandais, Albanais, Polonais, Italiens, Espagnols, Yougoslaves. On peut à peine se comprendre. Nous sommes là à soixante mille dans cet immense camp où nous devons rester jusqu'en février 1945.

Tous les jours, nous n'avions pour toute nourriture qu'une soupe de rutabagas et d'épluchures de pommes de terre et une petite tranche de pain de 4 centimètres d'épaisseur.

Maman allait travailler tout le jour avec les autres déportés et nous, les enfants, nous étions souvent embauchés pour aller ramasser des pierres.

Le matin, j'accompagnais ma mère jusqu'à la place d'appel où les travailleuses se mettaient en rangs pour partir au travail. Mais il m'était défendu de la suivre et, tristement, dès qu'elle s'éloignait, je revenais à la baraque où régnait le silence.

Un jour, j'avais mal à la tête : la faim me torturait. J'étais resté couché. Maman arriva du travail. Elle me dit :

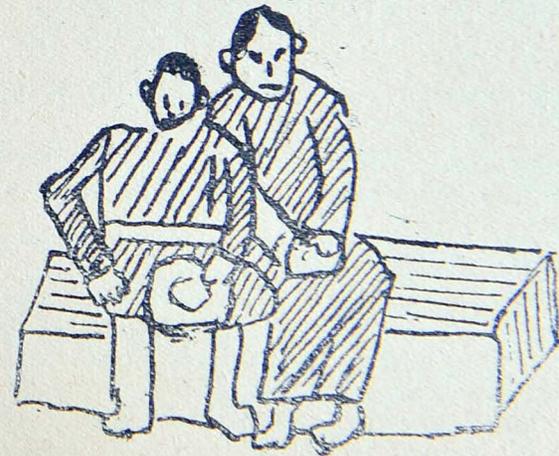
— Mon petit Willy, j'ai gardé mon pain pour ce soir.

Nous allons le manger ensemble.

Elle souleva la couverture du lit... et poussa un cri ! Son morceau de pain avait disparu... Elle se mit à crier, à pleurer, et manqua s'évanouir... Elle ne savait plus ce qu'elle faisait. J'essayais de la consoler. Une Hollandaise qui dormait à côté de nous, voyant notre désespoir, nous donna un morceau de son propre pain...

Mais, après cette crise, Maman avait peu d'appétit. Nous nous couchions, mais la nuit, nous ne pouvions dormir. A côté de nous, une femme agonisait. A l'aube, elle mourut.

.. .. .



Le lendemain, un grand appel eut lieu sur la place du camp. Il dura cinq heures ! La neige couvrait le sol. Il faisait très froid, au moins 20° au-dessous de zéro. A chaque instant, une personne s'évanouissait dans la neige.

Himmler vint visiter le camp avec un capitaine. Il trouva le camp sale et nous priva deux jours de nourriture... Nous étions couverts de poux et de puces. Tous les matins, au réveil, j'ôtai ma chemise et l'épouillais comme je pouvais. Quand je faisais la queue pour la soupe, je voyais des poux courir sur les manteaux des personnes qui attendaient. Maman et moi, nous étions plus propres que les autres. Notre chemise seule était souillée, tandis que les camarades avaient tous leurs vêtements couverts de parasites.

On mourait de la vermine, de la peste, du typhus. Il y avait beaucoup de morts. C'étaient les hommes qui nous surveillaient qui venaient prendre les cadavres. Parfois, il y en avait des tas, de pleines charrettes qu'on brûlait au four crématoire. Nuit et jour, une odeur âcre montait, si écœurante qu'on pouvait à peine respirer. J'ai vu des spectacles si horribles que je ne pourrais plus jamais en parler.

.....

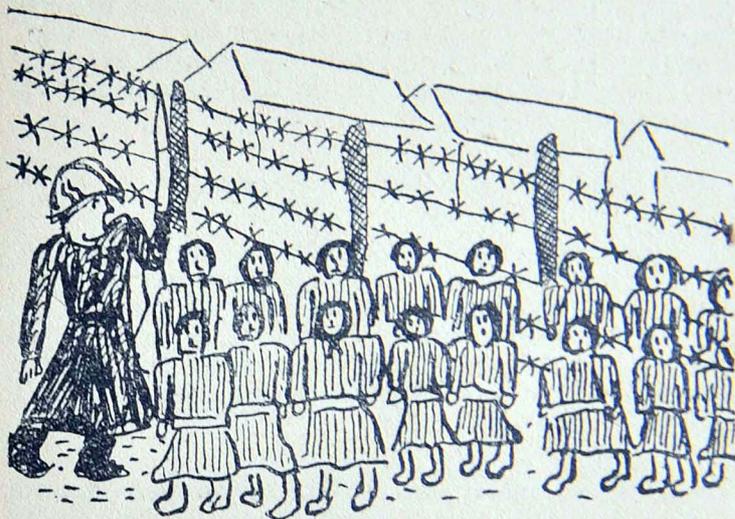
Fatiguée, épuisée, Maman tomba malade. Je venais auprès d'elle et je lui disais :

— Maman, ne meurs pas ! Oh ! je t'en supplie ! ne meurs pas. Que deviendrais-je, moi, tout seul dans ce camp sans Maman ?

Et Maman me répondait :

— N'aie pas peur, mon fils, je resterai toujours avec toi !

Quelques jours après, elle allait mieux et j'étais si content ! Ceci se passait en septembre 1944. Les Américains avançaient à grands pas sur le Rhin. Un jour, le bruit court que Paris est délivré. Tous les déportés sortent des baraques et se mettent à chanter. On chanta ainsi jusqu'au



soir. Mais, du haut des miradors, l'ordre est donné de rentrer dans les baraques et nous devons nous exécuter.

Nous avons de plus en plus faim. On ne nous donne plus de pain. Mais un jour on nous avise que les femmes de prisonniers peuvent toucher un colis de la Croix-Rouge Suisse. Je cours chercher celui de Maman. Dedans, il y avait du thon, des gâteaux vitaminés et un kilo de sucre. C'est un véritable régal pour nous qui avons si faim ! Nous dévorons ces bonnes choses, mais le lendemain nous avons été malades.

Un jour de février 1945, le chef de camp donna ordre de faire nos préparatifs en vitesse et d'aller nous aligner sur la route. J'étais à moitié abasourdi d'entendre ces paroles. Quand tout le monde fut là, les Allemands arrivèrent avec des fusils et des mitrailleuses, et... tac ! tac ! tac !... ils nous mitraillèrent. Nous nous jetons à plat ventre... Je me serre près de Maman... Nous nous relevons, mais que de morts autour de nous !...

Américains et Russes avancent toujours.

Des camions arrivent et nous transportent à la gare. On nous embarque dans des wagons à bestiaux avec un peu de ravitaillement. Au bout d'une centaine de kilomètres, le train s'arrête : la locomotive n'a plus assez de force pour traîner trois mille personnes. Nous avons la chance de voyager dans un wagon dont les portes sont ouvertes. Et il y a des évasions.

Nous allons, dit-on, vers la Tchécoslovaquie. Nous roulons toujours, mais le train s'arrête toutes les deux ou trois heures. Un soir, il s'arrête en plein bois. La nuit commence à tomber ; le canon tonne sans arrêt ; le front est si proche qu'on croirait à un tremblement de terre. Tous les Allemands qui nous surveillent quittent leur poste. Maman pense que nous allons être libérés. Elle me dit :

— Willy, va faire du feu entre deux pierres !

J'obéis. Je me place hors des rails ; je ramasse quelques branches mortes pour faire cuire des pommes de terre données par des femmes allemandes. Pendant que je soufflais mon feu, nous entendons au loin un galop qui se rapproche et bientôt nous voyons arriver deux cavaliers.

— Voilà les Russes ! dit quelqu'un.

Nous levons les bras au ciel en criant : « Frانسoutzka ! » Nous étions délivrés. C'était de la folie ! Je croyais rêver, mais c'était vrai.

— Maman, bientôt nous pourrons manger à notre faim, dis-je.

Nos libérateurs nous disent d'aller au village le plus proche et d'y prendre toute la nourriture que nous voudrions.

Nous laissons nos bagages dans le train et nous allons au village. Nous entrons dans une ferme. La première chose



que je vois, c'est une couvée de poulets. J'en attrape un par les pattes et je l'apporte à Maman. Je descends à la cave ; j'y trouve de la confiture ; j'en mange un pot. Il y a du lard : j'en mange un morceau après la confiture.

Pendant que je me régalais, Maman monte au premier étage de la maison et choisit une chambre pour nous deux.

Nous vivons là quinze jours ; mais une épidémie de typhus se déclare et les gens tombent comme des feuilles à l'automne.

On décide enfin de partir. Mais Maman est toute rouge ; elle doit avoir la fièvre. Je lui dis :

— Qu'as-tu ? Tu es malade ?

— Tu te fais des illusions, Willy !... Je n'ai rien.

La voiture s'en va au petit trot. Bientôt les dix kilomètres sont franchis et nous marchons jusqu'à une ville appelée Torgo en poussant nos bagages dans une voiturette. Nous couchons dans une maison abandonnée. Je m'allonge sur le parquet afin de laisser la paille à Maman. La nuit se passe. Au matin, je vois tout le monde prêt à partir.

— Que faites-vous ? dis-je. Vous n'allez pas partir sans nous !

— Ecoute, me répond-on, ce n'est pas parce que ta mère est malade que nous devons rester en Allemagne.

Je ne réponds rien. Ils partent en emmenant les voitures avec eux.

Je reste donc près de Maman. Elle délirait et ne comprenait rien de ce que je lui disais. Or, un jour, en me prome-

nant près de la maison, je vois venir plusieurs personnes qui poussaient une charrette chargée de bagages. Je leur demande :

— Etes-vous Français ?

— Oui, mais que fais-tu ici en Allemagne ? Es-tu tout seul ?

— J'ai été déporté avec ma mère au camp de Belsen-Bergen, près de Hanovre.



— Pauvre petit ! Mais où est ta mère ?

Je les conduisis à son chevet. En repartant, ils me dirent :

— Nous allons dans le village. S'il arrive quelque chose, tu viendras nous avertir.

A la nuit, je me couche. Je ne pouvais dormir car Maman soupirait si fort que j'en avais peur. Le matin, Maman ne soupirait plus. Ses yeux étaient ouverts. Je m'approche d'elle ; je la touche et je sens qu'elle est froide. Alors je fonds en larmes car je comprends malheureusement qu'elle est morte.

Je cours chercher les gens rencontrés la veille.

— Monsieur, je crois que ma mère est morte !

— Tu en es sûr ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai regardée : elle ne bougeait plus !... Je l'ai touchée : elle était froide !

— Attends ! nous allons voir ça ! Reste ici.

Cinq minutes s'écoulèrent, plus longues que des heures. C'était bien fini : ma mère était morte de faiblesse. Alors les prisonniers de guerre lui font un cercueil et nous l'enterrons. Toute la journée, je voulais mourir, mais je ne pouvais pas. Les prisonniers m'encourageaient mais je ne pensais qu'à mon grand malheur.

**

Nous partons enfin. Nous traversons la Hollande, la Belgique. Un matin de mai, nous sommes à la frontière. On chante « La Marseillaise ». Ça sent si bon la France !

J'arrive à Paris. La maison est fermée. Je vais chez une voisine qui ne s'attendait pas à cette surprise :



— Où est ta mère ?

Je ne réponds qu'en pleurant.

— Ton père va bientôt rentrer, dit-elle.

A la seconde même, on frappe. Je vois entrer un monsieur maigre et pâle, aux paupières enflées. Il s'approche de moi et je reconnais mon père :

— Papa ! Papa !

Nous nous embrassons. Il me demande :

— Où est ta maman ?

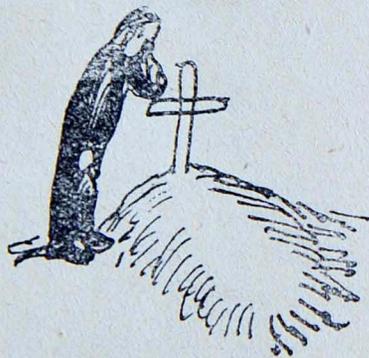
— Elle est dans un hôpital en Allemagne, car elle est malade.

Il ne me croit pas. Je lui assure que c'est vrai. Il m'emmène chez nous. Je ne peux presque pas parler... Je bégaye... Les mots qui sortent de ma bouche sont mal prononcés...

Quelques semaines après, en juillet 1945, je me trouvais en colonie de vacances à Vaux de Cernay. Mon père vint me voir. Il avait reçu une lettre d'un camarade de camp lui annonçant que ma mère était morte... Il s'étonnait que je ne lui aie pas dit la vérité...

Je me mis à pleurer.

Willy AKSEBRAD, 11 a. 6 m.
Maison d'enfants de fusillés et déportés
de Ville d'Avray (Seine-et-Oise)



Suite des fascicules parus
et en vente au prix uniforme de 5 fr.

- | | |
|---|---|
| 59. Bêtes sauvages. | 91. Fatma raconte. |
| 60. Les Louées. | 92. Les Montagnettes. |
| 61. Firmin. | 93. Joie du monde. |
| 62. La Naissance des Jours (contes). | 94. Crimes. |
| 63. Anes et Mulets. | 95. Diouf Sambou, enfant du Sénégal. |
| 64. Sans Asiles... | 96. La Mer. |
| 65. Ecoute, Pépée... | 97. Houilles ou la découverte de la houille. |
| 66. Grand'mère m'a dit... | 98. Le Ramadan. |
| 67. Halte à la douane !... | 99. Biquette. |
| 68. Histoires de Marins. | 100. Tim et Grain d'Orge. |
| 69. Longue queue, plume d'or. | 101. Ame d'enfant. |
| 70. Grèves. | 102. Les aventures de cinq Mar- cassins. |
| 71. Au bord de l'eau. | 103. Lettres du Sénégal. |
| 72. Les Deux Perareaux. | 104. Merlin-Merlot. |
| 73. La petite fille perdue dans la montagne. | 105. Les têtards des Bérardières. |
| 74. Conte d'une petite fille qui s'était cassé la jambe. | 106. L'Exode. |
| 75. Sur le Rhône. | 107. Goupil le Renard. |
| 76. Christophe. | 108. L'occupation. |
| 77. Pâtre en Auvergne. | 109. Conte de la Forêt. |
| 78. Les Hurdes | 110. Des bombes sur la France. |
| 79. Nouvelles aventures de Coco. | 111. La fontaine qui ne voulait plus couler. |
| 80. Au bord du lac. | 112. Chantons le Mai. |
| 81. Histoire de Porsogne. | 113. Rosée du matin. |
| 82. Six petits enfants allaient chercher des figes... | 114. En faisant rouler sa noix. |
| 83. En gardant. | 115. Pars mensonges. |
| 84. Barbichon, le lièvre malin. | |
| 85. Saute-Rocher, le petit cha- mois de la montagne. | |
| 86. Petit réfugié d'Espagne. | |
| 87. Nomades. | |
| 88. Vacher du Lozère. | |
| 89. Les Enfants de Coco. | |
| 90. Ils jouaient... | |

La collection complète.. 460 fr.





Le gérant : FREINET



IMPRIMERIE « ÆGITNA »
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
27, RUE JEAN-JAURÈS, 27
CANNES (ALPES-MARITIM.)
